

INFOS
CULTURE
CITOYENNETÉ
SOCIÉTÉ
VIE
FOSSOISE

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

LE NOUVEAU MESSAGER

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville

Agrément n° P911404

Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE

Ne paraît pas en juillet et août

OCTOBRE 2024 - N° 147 - 1€



AUX LECTEURS
DU "NOUVEAU MESSAGER"
AMITIÉS
GOFF

147

LE NOUVEAU MESSAGER

Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossoise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

Où trouver

le «Nouveau Messenger»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à ReGare, à la boulangerie Dardenne, au Dago Goda, Comme une fleur au Shop in Stock.

Pour les villages et hameaux : dans les boulangeries de Le Roux, à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), au salon de coiffure Métamorphose.

A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messenger, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel : culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

Comité de rédaction

Bernard Michel, Pierre-Jean Vandermissen, Jean-Marc Chavanne, Augustin Chaussée, Joannie Thys, Pierre Melan, Brigitte Romain, Clémentine Buchet, Amandine Melan.

Les sanglots longs des violons de l'automne...

...Bercent mon cœur d'une splendeur monotone.

Vous avez appris à connaître, au fil de ces éditoriaux, mes goûts pour la poésie et mon attachement aux chantres du romantisme et du symbolisme. Aussi m'autoriserez-vous cette contrefaçon, en forme de clin d'œil, du célèbre quatrain de Paul Verlaine. Certes, d'aucuns se demanderont s'il n'y a pas quelque oxymore facile dans ma réécriture. Je m'en défendrai et je leur répondrai que la monotonie, que peut engendrer la plainte d'un violon, peut atteindre et atteint souvent au splendide, à l'insoutenable beauté même.

Pensez à ces adagios émouvants, que nous ont laissé les grands compositeurs, la longue plainte que nous livre Schubert, dans la jeune fille et la mort, ou encore la déchirante introduction qui annonce le Erbamedich de Bach. Ces pages, qui certes s'inscrivent dans la lenteur et dans la plainte, ne provoquent pas tant une blessure du cœur qu'une ouverture de celui-ci à la beauté, au souvenir, à une douce mélancolie aussi. C'est à ce bien-être esthétique et sentimental que nous ouvrent nos forêts chamarrées, nos ciels tourmentés ainsi que les caprices d'Eole...

C'est tout cela l'automne, c'est tout ce qui lui confère un charme qui ne peut laisser indifférents que ceux qui n'écourent pas assez leur cœur. Sortons donc, allons prendre l'air qui, loin de nous blesser, nous vivifiera, même si, en ces temps de souvenir, nous allons le respirer dans nos cimetières... Et tant pis s'il nous faut être agressés, au cours de notre flânerie vivifiante, par ces évocations morbides, venues d'ailleurs, qui sont autant d'agressions au bon goût, à cet esthétisme auquel ouvre pourtant la saison. L'Amérique nous avait apporté les dessins animés de Disney, que beaucoup n'ont pas hésité à décrier. Ils avaient pourtant pour mérite de jouer dans le registre du merveilleux, du monde des contes de fée, ces vénérables produits de notre culture européenne. C'est une caricature bien peu enchanteresse de l'horreur que cette grande nation nous livre, substituant aux sanglots longs les cris d'épouvante... Que Dieu nous préserve d'une prochaine livraison !

Celle des excès d'une politique imbécile et trompeuse (trumpeuse !) ? Attention la bêtise est contagieuse au contraire du bon goût. Ce dernier, vous le rencontrerez au gré de la lecture de votre mensuel préféré. Au sommaire, un retour aux sources de la presse : la publication d'un grand feuilleton qui verra notre petit monde fossois plongé dans un thriller aussi inquiétant qu'amusant. Vous découvrirez aussi que les communes, dont la nôtre, sont depuis le moyen-âge des modèles de démocratie et, sur les traces de l'Oncle Jean, vous irez battre le pavé de la rue des Echevins, dont la lecture de l'article précédent, vous aura appris qu'il ne faut pas confondre échevin et échevin... Enfin, vous prendrez du champ en retrouvant sur les routes de l'Irak notre bourlingueur fossois.

Bonne lecture.

■ Pierre Melan



Amandine Melan

Fosses, Eros & Thanatos

Ah ben voilà, Rochus, une affaire pour toi. L'idéal, ça, pour bien commencer ta carrière d'inspecteur...

– *Inspectrice*, le corrige-t-elle. Le Chef de zone enchaîne, sans y faire attention : « *Un féminicide, on appelle ça maintenant, c'est à la mode.* ». Pollet s'esclaffe derrière son bureau. Sombre crétin, pense Rochus un peu trop fort, il se rembrunit. Le Chef de zone continue : – *Rochus, je t'adjoints Bayot (Ouf, pense-t-elle). Le corps d'une femme a été retrouvé dans la drève menant au Home Dejaifve, elle a été visiblement agressée et étranglée en faisant son jogging. On vous attend sur place.*

Bayot blêmit. Eric Bayot est différent de Pollet : ni idiot, ni macho. Mais il est très, trop, sensible. Lui et sa femme, ponctuels comme des Suisses, pondent un enfant tous les trois ans et les collègues racontent qu'à chaque grossesse de Madame, il se ramollit un peu plus. Hier matin, il a annoncé qu'il serait père pour la sixième fois en juin. Mais Bayot dispose d'un atout précieux pour l'Inspectrice tournaisienne qui a récemment pris service au commissariat de Fosses-la-Ville : Bayot est un vrai fossois, qui connaît les rues de l'entité sur le bout des doigts mais aussi ses habitants. Pas seulement : c'est une canlette comme on dit ici. Potins, coucheries et coups de cochons – rien ne lui échappe.

Quand ils arrivent à proximité de la maison de repos, la directrice les attend et leur indique l'endroit où se trouve le corps inanimé d'une jeune femme. Avec elle, l'aide-soignante qui a fait la macabre découverte tandis qu'elle remontait l'allée pour venir travailler

– « *j'habite rue Sainte Brigide, je viens à pied, je regarde souvent vers le bosquet pour voir les écu-reuils, j'ai vu quelque chose qui ressemblait à un corps...* » La pauvre femme est toute pâle. Bayot aussi. En s'approchant du cadavre, il s'exclame : « *c'est la prof de gym de Nicolas ! Madame Roser !* » Aline Rochus esquisse un sourire un peu maladroit vu les circonstances, mais l'identification n'est plus à faire, bravo Bayot. Rochus, pour la première fois de sa vie, dirige les opérations. Le Parquet de Namur est immédiatement mis au courant, le substitut du Procureur du Roi ne tardera pas à arriver. La police scientifique et le médecin légiste les rejoindront rapidement. En attendant, l'inspectrice et son adjoint jettent un œil au corps

sans vie. Les traces de strangulation sont évidentes, la tenue de la morte est éloquent : un survêtement, des baskets, un gilet réfléchissant pour être vue des automobilistes dans la pénombre. Son sac banane est grand ouvert et vide. Très probablement Madame Roser a été agressée et dérobée pendant son footing matinal. Peut-être a-t-elle crié ou tenté de se défendre ? L'agresseur lui a ôté la vie en l'étranglant et s'est enfui avec son butin.

L'entrepreneur des pompes funèbres locales est dépêché lui aussi. C'est un bel homme tiré à quatre épingles quelle que puisse être l'heure du jour ou de la nuit. Il n'apparaît nullement décontenancé par ce qui s'est passé, ni même par la présence de la police scientifique tout de blanc vêtue qui donne l'impression – on ne peut plus étrange pour une petite commune tranquille comme celle de Fosses – de se retrouver dans un épisode de NCIS. Les résidents du home qui savent encore se mettre debout sont rivés à leurs fenêtres. Au premier étage, certaines chambres qui bénéficient d'une vue particulièrement dégagée sur la drève et le sous-bois prennent des allures de loge VIP. Dans le petit sas d'entrée, les déambulateurs s'entrechoquent. Le premier interrogatoire d'Aline Rochus aura lieu dans l'habitacle du véhicule de police. Bayot déballe tout ce qu'il sait : Suzanne Roser, la petite trentaine, est française originaire de Bordeaux. Elle vit à Sart-Eustache depuis sa nomination au collège Saint André à Fosses il y a un peu plus d'un an. Roser vit seule, elle passe ses congés scolaires à la maison. Quand on lui demande, elle dit n'avoir plus aucun intérêt à revenir en France, même pour Noël.

L'enquête promet d'être courte et ennuyante, pense Aline. Après tout, qu'est-ce que ça peut être d'autre qu'un triste fait divers, une banale agression. La presse s'emparera encore de l'histoire de manière maladroite en insinuant que la jeune femme, quand même, n'a pas été très prudente en partant courir si tôt et dans un endroit isolé. Les parents resserreront l'étau autour de leurs filles adolescentes en quête de liberté et d'autonomie. Pollet distillera ses commentaires douteux. Bayot interrompt le flux de ses pensées : « *Inspectrice, ça vous dérange si je vais dire bonjour à mon mononcle ? J'en ai pour deux minutes. Regardez-le, c'est le petit chauve à la fenêtre du réfectoire.* »

Nos batailles nobles se gagnent sans armes

Parfois elles se gagnent au pinceau. « J'ai la chance d'avoir un métier qui me permet de dire les choses ». C'est dans un ilot de tranquillité au cœur de Saint-Gilles, que nous reçoit Gerard Goffaux, l'artiste d'origine fossoise aujourd'hui illustrateur de renom. Il nous parle de sa dernière BD, son parcours, ses batailles et l'illustration du chansonnier « Volàcolèssosswèts » qui vient de paraître. Une rencontre à la fois franche et pudique, teintée de gentillesse.

Jusqu'il y a peu, l'artiste enseignait le dessin à Saint-Luc, un jeune retraité qui n'en a ni l'air ni l'allure. Le temps non plus d'ailleurs, les projets se suivent sur la planche à dessin et ce depuis toujours. Lors de son enfance fossoise, il habitait près de la gare qui était alors en fonction et se rappelle du départ du tout dernier train : « Le frère de ma grand-mère le conduisait et nous chantions tous : ce n'est qu'un au revoir ... oui nous nous reverrons ». Un train que nous ne reverrons pourtant plus. Gérard, lui, a quitté Fosses à dix-sept ans pour se perfectionner dans ce qui était déjà une passion : le dessin. « Lorsque je revenais, je voyais parfois Jijé qui participait à la marche de Sart-Saint Laurent Il me disait de ne pas gâcher mon talent et de ne pas faire de la B.D. Nous nous revoyions d'années en années, alors que je continuais à en faire, jusqu'à ce qu'il me dise : Je n'ai pas réussi à t'en décourager, c'est très bien, c'est que tu es fait pour ça ».

Un talent qui est rapidement reconnu, puisque le jeune illustrateur reçoit un prix pour la sortie de Faccioni, il rejoint alors la Maison Dupuis où il poursuit les aventures de Max Faccioni, le détective privé, dans le journal de Spirou. Les travaux s'enchaînent avec aussi des réalisations pour le monde du cinéma qu'il affectionne particulièrement. « J'ai été appelé par Roger Hanin qui m'a proposé de faire l'affiche de son film : La Rumba. J'ai toujours adoré le cinéma, d'ailleurs je m'inspire souvent de héros de films pour créer mes personnages, je fais des arrêts sur image et je croque des expressions, je modifie certaines choses, j'ajoute des détails ». Des croquis que l'on retrouve en noir et blanc, de face et de profil, sur les dessins préparatoires de La mort à lunettes. « J'étudie bien le personnage

à l'avance, ses attitudes et positions comme cela ça va plus vite quand je dois réaliser l'ensemble de la B.D. ». Une bande-dessinée réalisée avec Philippe Tome le scénariste entre autres du Petit Spirou et de Soda qui n'aura malheureusement pas l'occasion d'assister à la parution de ce dernier titre puisqu'il décèdera quelques mois auparavant. La mort à lunettes raconte l'histoire de deux hommes que tout semble séparer : Malek,

un repent de justice, pauvre, noir et musulman et Alexander un rescapé de la Shoah passionné d'échecs. « Philippe Tome c'était un ami, on hésitait à travailler ensemble car Tome était pointilleux et très exigeant mais cela s'est très bien passé. On a essayé de faire le meilleur album possible. »

Pour ce faire les artistes sont partis aux Etats-unis chacun à leur tour : « La traversée qu'ils font des States, on l'a faite nous aussi, on voulait avoir un regard de quelqu'un qui est méprisé dans une société qui le renie. Il nous semblait important de parler de ce sujet dans l'Amérique post Obama.

Nous avons suivi les policiers et les pompiers pour nous imprégner de leur travail et de cette atmosphère particulière. Nous aurions pu croire après le mandat de B. Obama que la question raciale s'était légèrement adoucie, mais l'actualité nous a rattrapé car il y a eu l'affaire Georges Floyd pendant que nous y étions ».

Pour rappel, l'homicide volontaire perpétré par la Police de Minneapolis contre un citoyen de couleur noire avait été suivi d'une vague de manifestations et d'émeutes. « Dans les BD's on prend souvent du recul en parlant de choses qui se sont passées il y a longtemps. Ici on a tout le temps été rattrapé par l'actualité : l'islamisme, le



Croquis de travail pour la Mort à Lunettes

rejet des musulmans, le racisme... ». Un ouvrage très riche donc qui commence par cette citation de Malcolm X: « Si vous ne vous levez pas pour quelque chose, vous tomberez pour n'importe quoi ». Une citation qui fait écho auprès du dessinateur : « Oui il y a des choses qui m'indignent, on vit dans un monde un peu étrange où règne l'intolérance. De tous les côtés d'ailleurs : L'intolérance revêt parfois des visages hypocrites sous le couvert de la moralité ».

Si La mort à lunettes est profondément inscrite dans l'actualité, elle traite aussi d'amitié et de paternité. « Chaque scénariste travaille différemment dans le cas de Tome, il me fournissait des rough (une sorte de canevas, un travail préparatoire) pré-dessinés, précisant le découpage et la transposition des idées en images. » Un découpage rigoureux respecté par le dessinateur. Nous tenons dans nos mains le travail d'une décennie « ça nous a pris 10 ans, Philippe Tome vivait 6 mois de l'année en Australie, ce qui ralentissait le travail mais surtout nous le voulions bien fait ». Une volonté du travail bien exécuté que l'on retrouve dans les moindres détails, Gerard a eu la gentillesse de réaliser un portrait de son papa, Jules Goffaux, pour illustrer le chansonnier reprenant le morceau retrouvé : le cinquième air des Chinels. « C'était la première fois que je peignais mon père, c'était un exercice particulier, j'étais soucieux de connaître l'avis de ma famille qui heureusement a apprécié le portrait. ».

Un travail que nous sommes heureux de découvrir et nous attendons donc avec impatience le prochain album dont la sortie est prévue en 2026, Gerard Goffaux (Goff pour les initiés) nous en dévoile l'intrigue générale : « Je travaille actuellement avec le scénariste : Gihef. Il s'agira d'un fait-divers réel qui s'est passé dans les années 60 aux USA

avec en filigrane la guerre du Vietnam, la lutte pour les droits civiques et l'assassinat de JFK ».

Un univers plutôt sombre qui correspond bien au style du dessinateur. Si notre rencontre n'a pas eu lieu dans un bar enfumé du Far-west, elle aurait pu l'être. L'artiste a un petit côté mystérieux qui nous fait penser aux personnages des romans noirs qu'il affectionne. Derrière la vigne vierge qui confère à son atelier le calme et l'intimité nécessaires à la création, se devinent les gestes déliés d'un dessinateur qui travaille toujours sur papier. Parmi ses dernières publications nous retrouvons des nus plutôt sexy que l'artiste maîtrise à la perfection. « Les nus, ça va assez vite, ce sont essentiellement des ombres, je les dessine directement au pin-ceau sec comme un pianiste ferait ses gammes avant de jouer un morceau plus compliqué. Ils me permettent de me délier la main avant de travailler sur mes planches ».

Au milieu de cet univers de polar américain, de Pin Up et de débats politiques, intervient alors une enfant, la mienne, qui part un hasard de circonstances m'accompagne lors de cette rencontre.

Si elle a parfois le culot de la petite fille au bazooka de la page 51 de La mort à lunettes, c'est avec beaucoup de douceur qu'elle demande « dis, tu fais mon dessin s'il te plaît ? ». Gerard lui sourit alors, avec toute la chaleur des sourires que l'on ne partage pas souvent parce qu'on les veut sincères et il accepte. L'artiste et la petite fille s'attablent alors pour un duel malicieux pendant lequel ils se croqueront le portrait. Et je me dis que décidément, Il y a de la noblesse dans ce talent de Goff heureux de le partager avec une enfant.

■ Joannie Thys



Un duel surprenant

La rue des Echevins

En ce mois d'élections communales, pourquoi ne pas se pencher sur cette rue du centre portant le nom de Rue des Echevins ! En 1899, c'était encore la Ruelle de la porte du Curé après avoir été sans doute avant la mort du curé Roverolles en 1778, la Ruelle de la porte Al Chenal, puisqu'elle y conduisait, vers la ville, les gens de Bambois, du Try-al-Hutte ou de Brogne, voire de Dinant puisque les rapports entre les deux villes étaient fréquents (cette ancienne porte s'appelait aussi parfois Porte de Dinant).

Le mot « échevin » vient du francique (vieux français) *skapin* (on dit encore scabin en wallon) et du bas latin *scabinus*, les deux signifiant juge. Dans l'Ancien Régime en effet, l'Echevinage était la cour de Justice présidée par un mayer (maire) et composée chez nous de 7 échevins choisis (souvent à vie) par le Prince-Evêque.

Actuellement, les jurés et magistrats appartiennent à la Justice et les échevins au pouvoir civil administratif; le terme mayer n'existe plus qu'en wallon et est assimilé au mot bourgmestre.

Le Cartulaire de Fosses, publié par Borgnet en 1867, nous donne les noms de plusieurs de ces échevins par exemple Eglebert le Bracquenier, Jehan Andri de Vitrival, Petit Jean dit Gillo, et des Kaisin, Gille, Jacquet, Piret, Frémy, Servais, ...

Ce n'est qu'au début du 20^e siècle que cette rue porta le nom de Rue des Echevins. Pourquoi ? On ne connaît à l'époque aucun échevin qui y ait habité, mais on sait qu'en 1917, l'échevin Charles Demanet fit aménager et élargir cette ruelle, par des chômeurs mis au travail, comme il l'avait fait pour la Ruelle du chariot en 1915 (l'Avenue des Combattants actuelle).



La chapelle



La chapelle

A-t-on voulu associer les deux échevins de l'époque ? Ou un administrateur historien a-t-il voulu rappeler cette haute fonction judiciaire d'autrefois ? Notre Oncle Jean n'en a pas la réponse !

Entre 1890 et 1917, la rue porta le nom, souvent employé encore par la suite par la population, de Rue du Grand Bon Dieu, du nom d'une chapelle située au coin de la rue Franceschini, lieu appelé Faubourg de France. Cette chapelle était une halte lors des rogations (processions matinales, les trois jours qui précèdent l'Ascension, dans des quartiers différents pour demander sur eux la protection divine).

Elle a été bâtie par Thérèse Maka, veuve du brasseur Genard, sur le coin de sa propriété. Elle passa ensuite aux époux Jules Wilmet et Elise Dufaux,

puis à Joseph Maas-Wilmet, ensuite à l'huissier Fernand Fauche et actuellement à M. Hamoir.

La chapelle fut marquée par un événement qui fit scandale. Dans la nuit du 1er au 2 février 1925, trois jeunes vandales s'attaquèrent au Christ en chêne de cette chapelle : ils l'arrachèrent de la croix, brisant les jambes jetées dans le fossé, et le dressèrent contre le pignon de la première maison, tandis qu'un bras était resté dans la chapelle. Ce fut un tel scandale que le Doyen Crépin organisa de fameuses manifestations de réparation. La rumeur populaire, qui avait désigné les coupables, veut que ces trois vandales subirent peu après, des fractures de bras ou de jambes !

En 1981, un camion défonça accidentellement la double porte et, devant le danger de vol de cette statue ancienne, le vicaire Jeanmart ramena le Christ à la collégiale.

Ajoutons enfin pour être un peu plus complète que, depuis ces écrits de notre Oncle Jean, les Chinels ont dans cette rue, leur « *Maison du Chinel* » dans les anciens ateliers de Raymond Verotte, garnisseur matelassier qui avait son magasin non loin, dans la Rue des Remparts.

Inaugurée en Juin 2019, ayant invité pour l'occasion l'ensemble des groupes folkloriques fossois mais aussi des délégations d'autres groupes venus de Belgique, cette Maison du Chinel est



Maison des Chinels

depuis quelques temps, le lieu de rassemblement des Soces, les samedis avant la Laetare, dans la joie, la bonne humeur et le côté humoristique... Quelques échevins actuels s'y retrouvent pour l'occasion !

■ Brigitte Romain



Rue des Echevins

La démocratie communale à Fosses

Les élections communales sont maintenant derrière nous et ne constituent dès lors plus un sujet tabou. Depuis le 13 octobre, nous savons où nous en sommes, mais savons-nous d'où nous venons ? Comment au cours des siècles l'administration de notre bonne ville de Fosses fut-elle exercée ? Nous découvrirons que le droit de vote et l'universalité de son exercice sont loin d'être des concepts nouveaux chez nous. La démocratie n'y est pas une chose neuve mais plonge ses fondements et sa réalité jusqu'au Moyen-Âge, avec l'avènement des communes.

Les communes sont des institutions, dont l'origine remonte en effet au 12^{ème} et 13^{ème} siècle, quand est ressenti le besoin de doter d'une organisation ces structures qui se sont développées au cours du haut Moyen-âge et qui ont donné naissance à nos villes.

Fosses souvenons-nous en, s'était peu à peu formée et agrégée autour du monastère créé par Saint Feuillen et, plus tard, autour du chapitre des Chanoines. L'émancipation des communes, toutes relative qu'elle fut, s'est faite toujours en opposition avec celui qui était le maître du territoire, sur lequel les villes s'étaient implantées, le seigneur ou suzerain quand ce n'était pas un pouvoir spirituel, en l'occurrence à Fosses, l'évêque de Liège, qui deviendra le Prince-évêque, quand son évêché sera intégré dans l'Empire romain d'Occident.

Mais revenons chez nous. Fosses dépendait donc de la Principauté de Liège, dont l'intérêt pour la gestion quotidienne de ses villes était loin de constituer la tasse de thé. Le Prince Evêque s'était dégagé assez vite de la charge d'y faire régner la justice, en la confiant à un avoué, un seigneur la recevant à titre de fief héréditaire ; le premier fut un certain Arnould de Morialmé. Les premiers pas vers une implication des Fossois dans leur vie locale, l'amorce si on veut d'une démocratisation, remonte au 13^{ème} siècle, quand, à partir de 1234, la gestion de la ville fit l'objet d'un acte de l'évêque, qui confiait l'exercice de la justice à un Maire, désigné par lui et assisté de 7 échevins, désignés (élus) par les bourgeois de la ville.

Ce premier pouvoir local allait être en outre, par défaut, chargé d'administrer et de gérer la ville.

Ce cumul s'achèvera avant la fin du 14^{ème} siècle, avec la mise en place d'un véritable pouvoir local. Le Conseil Communal faisait son apparition

ainsi que la fonction de Bourgmestre. Une charte datée du 12 septembre 1447 officialisait cette organisation nouvelle. La gestion administrative de la ville de Fosses devenait ainsi l'apanage du Conseil Communal (ou Magistrat) local. Et cette nouvelle institution, contrairement aux fonctions de Mayor et d'Echevins, qui demeureraient exclusivement chargés de l'exercice de la justice et qui restaient sous l'autorité du Prince, elle allait s'exercer d'une manière démocratique et en toute autonomie.



Chaque année, le jour de la Pentecôte, les bourgeois des six mairies de Fosses (divisions par quartiers et hameaux : les Monts, Bambois, Leiche, Vittrival, le Marché et le chapitre des chanoines) se réunissaient pour élire douze conseillers (deux par mairie) qui formaient ensemble le Conseil. Ce dernier alors procédait à l'élection de deux Bourgmestres, choisis parmi les bourgeois notables, lettrés ou propriétaires. Ce règlement mentionnait également que les bourgmestres et conseillers ainsi élus l'étaient pour une année et se devaient de respecter un interstice de deux ans (un an pour les conseillers) avant de pouvoir prétendre à une nouvelle magistrature. Le Magistrat (ou Conseil), outre le devoir de se réunir une fois par semaine pour gérer les affaires de la ville, devaient s'assem-

bler à la convocation des bourgmestres pour régler les affaires urgentes ou extraordinaires. Les bourgmestres et le conseil communal se partageaient la responsabilité des finances urbaines, se réunissaient pour traiter des affaires de travaux publics, d'accession à la bourgeoisie ou de gestion de biens communaux. Le Magistrat gérait également tout le volet financier de la communauté. Il levait les impôts et établissait le budget de la ville. Les villes avaient également la responsabilité de défendre leur territoire et de gérer la police locale. Le conseil communal de Fosses gérait aussi, conjointement avec l'échevinage, la Maladrerie et la Table des pauvres, ébauche de ce qui deviendrait plus tard la Commission d'Assistance Publique et ensuite le CPAS.

Ce système constituait bel et bien un pouvoir démocratique avec un suffrage universel, assorti cependant d'un bémol : même si aucune exclusive ne se trouvait dans les textes, les femmes, dans les faits, en étaient exclues.

Avec notre annexion par la France révolutionnaire et ensuite sous l'empire, le « Magistrat » devient Conseil Municipal, avec à sa tête un Maire. Et là, on assiste à un fameux recul démocratique. C'est la fin du suffrage universel car, pour voter, il faut dorénavant remplir des conditions liées à la profession et aux revenus.

C'est l'apparition chez nous du suffrage censitaire. Ces municipalistes bénéficiaient à peu près des mêmes prérogatives que notre ancien Magistrat, mais, peu à peu, la centralisation va se renforcer et atteindre son comble sous l'Empire, qui imposera que seuls les conseillers municipaux seront élus, toujours au suffrage censitaire, alors que le Maire sera dorénavant nommé par le préfet du département de Sambre et Meuse. Le conseil municipal ne joue plus qu'un rôle consultatif, sous une surveillance étroite de la tutelle préfectorale. Où étaient donc passés les beaux idéaux de la Révolution ?

Après la chute de l'empire à partir de 1815, nous devenons sujets hollandais, ce qui ne signifie

pas, loin de là, un retour à la démocratie dans nos communes. Le roi Guillaume continue à exercer une surveillance, en conservant la main sur la nomination des bourgmestres, tandis que les membres du Conseil Communal seront élus, mais toujours au suffrage censitaire. Les pouvoirs du conseil sont plus étendus que sous le régime français, mais soumis à la surveillance et éventuellement à la sanction du Bourgmestre.

La Nouvelle Belgique issue de la révolution de 1830 va chambouler tout cela, en restaurant la démocratie locale et en garantissant l'autonomie des communes. On élira les conseillers communaux de même que le Bourgmestre au suffrage universel masculin. Plus nécessaire donc de justifier de revenus suffisants pour être électeur. Les conseillers élus à leur tour feront choix en leur sein des Echevins, qui font leur apparition dans

l'échiquier communal et qui assistent le Bourgmestre dans l'exécution des décisions prises par le Conseil, ainsi que dans la gestion de la Commune. C'est ce système qui a perduré jusqu'à nos jours avec l'une ou l'autre amélioration, l'un ou l'autre amendement, dont le plus important sera, à partir de 1920, l'accès des femmes au droit de vote et aussi à celui d'être candidates. Mais attention, il y avait deux exceptions à cette promotion sociale : les

prostituées et les femmes adultères...

Comme quoi il y avait encore du chemin à faire et les dames devront en effet encore attendre jusqu'en 1949 pour se voir reconnaître le droit de vote pour les élections nationales, sans exception cette fois. La dernière loi sur la démocratie locale leur reconnaîtra plus tard un droit renforcé de présence sur les listes ainsi que dans les collèges échevinaux.

■ Pierre Melan

Un **fossois** autour du **monde**

Je suis peut être le premier voyageur à faire un demi-tour du monde car pour l'instant je rebrousse chemin. Ce demi-tour me permet de revoir avec plaisir les amis que j'ai rencontrés à l'aller. C'est ainsi que je suis retourné à Najaf et que j'ai revu Grenade°, cette incroyable professeure d'Anglais, suffragette, agnostique et libertaire dans un pays on ne peut plus traditionaliste. (° voir épisode 43 pour ceux qui me suivent sur Patreon : Nomade in Belgium)

Nadjaf, comme beaucoup de villes d'Irak, est chargée d'histoire. Les traces les plus anciennes rappellent que la cité existait déjà à l'époque de Nabuchodonosor (soit au 6° siècle avant JC). Elle fut, durant l'antiquité, parsemée de temples et de monastères chrétiens. Plus tard elle abritera le tombeau du prophète Ali. Pour cette raison elle est l'un des lieux saints de l'Islam Chiite. Durant la présidence de Saddam Hussein elle concentrera de nombreux meurtres et attentats qui cibleront principalement des haut dignitaires religieux de cette branche de l'Islam. Par la suite elle sera le théâtre de violents affrontements pendant « *la guerre du golfe* » lorsque les armées de la coalition, conduite par les Américains décident de prendre la ville en 2003. Sporadiquement des insurgés, soutenus par l'Iran, tenteront de déloger les forces internationales. Najaf est une ville phénix qui renaît constamment de ces cendres. Elle accueille, chaque année, plusieurs centaines de milliers de pèlerins chiites (venus du monde entier). La ville abrite aussi de nombreuses bibliothèques, ce qui en fait un lieu prisé par les intellectuels. C'est dans ce décor d'une incroyable complexité, au milieu de la poussière et de la chaleur du mois d'août que j'étais à nouveau accueilli dans sa classe d'anglais, très fréquentée malgré les vacances scolaires. La petite école (privée) où elle donne ses cours est coincée entre un garage et un magasin de pièces détachées. Même si les cours sont payants, c'est le tout Nadjaf désireux de progresser dans la langue de Shakespeare qui se retrouve ici.

Nous avons décidé de varier quelque peu les animations que j'ai l'habitude de dispenser. Cette fois, j'ai questionné les élèves sur leurs rêves. Un sondage surprenant parmi la jeunesse iraquienne. Celui-ci n'a pas la valeur d'une enquête sociologique, mais par sa singularité il reflète à sa manière les attentes des jeunes que j'ai rencontrés. Les étudiants interrogés appartiennent à une petite tranche de la population iraquienne, qui vit dans la 7ème ville du pays. Najaf compte environ 700.000 habitants mais ils n'étaient que 24 à répondre à mes questions. Ils avaient entre 14 et 30 ans et il y avait presque autant de filles que de garçons. Sans surprise, en numéro un des rêves on retrouve : Voyager. Près de 30% veulent quitter leur pays, ils n'envisagent pas l'avenir ici. Un des étudiants a parlé d'escalader des montagnes.

Un défi personnel qui, il l'espère, lui permettra aussi de voyager et de découvrir le monde vu d'en haut. De manière plus terre à terre, les autres envisagent les Etats Unis, l'Angleterre, la Turquie comme destination. L'Europe est très peu présente dans les esprits, et lorsqu'on en parle, les premiers États qui leur viennent en tête sont l'Allemagne et l'Angleterre. L'Allemagne dans l'espoir d'y faire fortune et l'Angleterre pour le statut et le visa. Le rêve américain, malgré le passé, reste un Eldorado que les séries téléés et les clips vidéo entretiennent. La grande majorité des jeunes garçons rêvent de posséder une voiture de sport. Les BMW remportent la palme d'or bien que sur les routes on croise beaucoup de voitures américaines. La voiture la plus courante est probablement la Dodge Charger et la plupart des taxis sont des Toyota Corolla. Les voitures d'occasions importées, quel qu'en soit l'état, retrouvent ici une nouvelle jeunesse. On ne compte plus les garages. Dans chacune des villes que j'ai visitées, ils occupent des quartiers entiers. Sur les routes, il n'y aucune réelle limitation de vitesse. Souvent à l'approche des postes de garde, les routes étaient parsemées de trous. Ces ralentisseurs naturels forcent à ne pas dépasser 30 à l'heure ou de faire le deuil de sa suspension.

Le second grand sujet de préoccupation concerne les soins de santé, une préoccupation presque exclusivement féminine. Nous avons un grand débat à ce sujet ainsi qu'à celui de la société civile.



Beaucoup se plaignent de la corruption dans les administrations. Même si elle n'a plus de commune mesure avec le passé, elle reste une source d'inquiétude. Les jeunes n'ont pas confiance en leurs institutions. Ils ont des avis partagés également concernant les aides extérieures qu'ils peuvent recevoir de l'étranger. L'influence de l'Iran (Etat Chiite par excellence) est particulièrement critiqué. La communauté chiite d'Irak a été longtemps brimée durant le règne de Saddam Hussein. La longue guerre avec l'Iran n'a évidemment rien arrangé. Par la suite, durant l'occupation par les forces internationales, principalement américaine, on a assisté à un retournement complet de la situation. Le fait d'être chiite, aux yeux des occidentaux, devenait une garantie de ne pas être un vétéran de l'armée de Saddam Hussein. Les Chiites ont pu dès lors retrouver des emplois dans la fonction publique et l'enseignement alors qu'ils en avaient été bannis pendant des décennies. L'influence religieuse et politique du voisin perse est néanmoins ressentie comme une menace. Une situation confuse où les aides occidentales sont les bienvenues. Il subsiste néanmoins des ran-
cunes féroces envers les Américains, dont le comportement n'a pas toujours été exemplaire durant les décennies passées. Seule l'Europe apparaît comme un partenaire digne de confiance.

Le reste des sujets évoqués brasse des domaines très variés. Devenir riche par exemple a été cité plusieurs fois. Il est probablement lié à la situation difficile que vivent certains. Lorsque l'on creuse un peu, on découvre dès lors que la richesse est synonyme de vacances et de liberté absolue. Lorsque j'insiste pour avoir des précisions : que ferais-tu si tu étais riche ? Il m'a souvent été répondu : rien ! Je ne ferais plus rien. Certain.es rêvent de faire des études supérieures. Par cette évocation on devine en sous-texte que la chose n'est pas une évidence, particulièrement pour les filles. La chose n'est pas impossible mais réclame une grande détermination. La fréquentation de ces cours d'anglais privés en est un bel exemple. Plusieurs étudiants occupent un emploi dont ils négocient les horaires pour venir suivre les classes. J'ai aussi une pensée émue pour mon ami Sam le pompiste, qui aurait bien aimé y participer mais que son travail de nuit contrarie. L'option d'étudier à l'étranger est un double défi. Le défi financier, évidemment, mais aussi un défi administratif : obtenir un visa n'est pas simple et particulièrement coûteux. Cette option est, de fait, réservée à une toute petite frange, à la fois aisée et en très bon terme avec les autorités !

« *Vivre une passion* », cité une fois, a généré une vague de frisson parmi les filles présentes. Leurs joues rougissaient. Le sujet de l'amour demeure un sujet tabou. Même si les feuilletons romantiques, principalement venus de Bollywood, sont ardemment regardés, l'amour n'est néanmoins pas un sujet de conversation dont on discute en public. Les messes basses, les rires étouffés, et les œillades, me faisaient penser que c'était une préoccupation bien présente chez les filles. Les garçons observaient un silence plein d'interrogation mais plein d'intérêt. L'amour, est donc, sans



conteste, un sujet universel de rêverie. Même si les cultures et les religions veulent en baliser les codes, il est rassurant de constater que l'amour échappe secrètement aux normes sociales. L'amour serait-il le dernier rempart de l'insoumission ou le premier pas vers l'évolution ? Ouvrir un salon de beauté a été évoqué plusieurs fois également. C'est dire que sous le voile des conventions, les hijabs et les niqabs, la coquetterie et l'élégance des jeunes filles n'est pas un vain mot. « *La pratique du piano* » (citée une fois) révèle que la pratique des arts n'est pas une priorité nationale. J'ai bien sûr croisé des musiciens et quelques artistes durant mon voyage en Irak, le folklore est présent partout, mais la pratique des arts reste visiblement, d'après ce que j'ai pu en juger une activité de second plan.

Dernier sujet évoqué, et non des moindres « *devenir un hacker renommé* ». C'est dire que le climat de confiance s'était installé dans la classe. Un débat passionnant autour du hacking m'a permis d'apprendre qu'il y avait (au moins) deux communautés de hackers qui s'affrontent joyeusement dans des combats souterrains, invisibles pour les non initiés. Les « *dark Hackers* » sont des « *mercenaires* » de la toile qui vendent leur compétence au plus offrant, ou plus rarement ils agissent seuls et pour leur propre compte. A l'inverse les « *White Hackers* » apparaissent comme des chevaliers qui tentent de répandre des valeurs solidaires sur la toile. Il s'agit d'un monde invisible où s'affrontent des forces colossales. Le débat qui a dérivé vers les bitcoins. Cette monnaie numérique est ici très présente.

Des débats passionnants qui ont mis en lumière les rêves, les espoirs et les inquiétudes des jeunes irakiens que j'ai rencontrés. Je serai bien curieux de connaître les rêves des jeunes nouveaux élus du conseil communal des enfants !

Découverte des villages de Fosses-la-Ville

Nous terminons notre tour, à la découverte des villages & hameaux de notre commune, avec une dernière étape : le hameau de Névremont !

Névremont est peut-être le hameau le moins connu de notre entité, son histoire est seulement connue de quelques-uns de ses habitants et son patrimoine est discret. Dans des archives des 15^e & 16^e siècles, on trouve des mentions d'un endroit nommé soit « en Evremont », soit « en Evermont » et même déjà « Nevuremont ». Avec le temps, ce sera la forme avec un « n » ajouté qui l'emportera pour devenir « Névremont ». Comme son voisin Aisemont, Névremont est un village-rue. Son bâti est surtout composé de fermes de diverses tailles, la plupart construites aux 18^e et 19^e siècles le long d'une voie principale, à l'exception de l'imposante ferme en carré, dite Ferme de Doumont, située à l'écart du hameau et qui surplombe Fosses-la-Ville. Dans la rue de Névremont, on trouve la chapelle Notre-Dame de Beauraing construite en 1951 et en seulement 62 jours. En parallèle de la rue principale, les rues Chapelle de la Paix et Saint-Remy descendent jusqu'au fond de la vallée où se trouve le « Rau de Fosses » plus souvent appelé « la Biesme ».

Ce flanc de la vallée est occupé depuis, au moins, le 15^e siècle. Au croisement de la rue Saint-Remy et de la rue Chapelle de la Paix, se trouvait une ancienne chapelle Notre-Dame de la Paix qui a disparu au 18^e siècle mais où se dresse, depuis 1830, une croix funéraire.



Ancien ermitage Saint-Remy vers 1900

En descendant la rue Saint-Remy, on trouve une potale dédiée au saint. Elle n'est là que depuis 1978 grâce à la Compagnie Royale Saint-Remy de Névremont qui récupéra le monument, oublié dans un fossé du hameau, pour l'installer à son emplacement actuel. Ne cherchez pas une statue du saint, elle n'y est que pour la procession !



Marche Royale Saint-Remy de Névremont - Photo A. Coyette

La Marche Royale Saint-Remy de Névremont était une des plus anciennes marches de l'entité mais elle disparaît dans la première moitié du 20^e siècle. Relancée en 1964, elle a lieu l'avant-dernier dimanche de septembre et elle a fêté cette année ses 60 ans.

Au fond de la vallée, au lieu-dit « Saint-Remy », il existait une chapelle, dédiée au saint, et rattachée à un ermitage. Ce monument, dont il ne reste presque plus rien aujourd'hui, se trouvait à proximité de l'emplacement actuel des piliers du viaduc de Fosses qui enjambe la vallée. En plus de sa Marche, Névremont possède également sa limotche, autrefois appelée Babette, elle renaît de ses cendres il y a quelques années sous le nom de Mirabelle et elle sort désormais l'avant-dernier dimanche d'août à l'occasion de la fête du village. Merci de nous avoir suivi dans notre périple au cours des derniers mois et nous espérons que nous vous avons donné envie de (re)découvrir nos beaux villages & hameaux !

■ L'équipe de ReGare



Mirabelle la Limotche - Photo BG Photos